

## Edouard Lachapelle, un naïf?

Hedwidge Asselin

Volume 18, numéro 71, été 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Asselin, H. (1973). Edouard Lachapelle, un naïf? *Vie des Arts*, 18(71), 11–13.

# Edouard Lachapelle, un naïf?

1. *Julie des quatre saisons - l'été*, 1972.  
Linogravure; 12 po. x 12 (30.5 x 30.5 cm.).  
(Phot. Bernard Dubois)



*Mets-toi en tête que le but de la peinture, c'est de rendre l'invisible visible et qu'avec un but pareil, il n'est pas étonnant que la peinture soit une affaire de fou dont on peut rire bien simplement.* (Édouard Lachapelle, Manuscrit dactylographié, septembre 1971).

On n'a jamais trouvé de définition précise de ceux qu'on appelle, faute de mieux, les Naïfs. La naïveté est un état qui va à l'encontre de la logique qui, elle, enregistre des acquis et les rend cohérents. L'art naïf, autonome, ne se développe pas par une succession d'acquis; contrairement aux autres formes d'expression, il traverse l'histoire.

Le peintre naïf ne peut revendiquer des structures logiques où il perd son caractère propre. Dégageons certains traits communs qui le différencient des autres peintres: il ne fait qu'accidentellement profession de la peinture; il n'a point la culture qui entraîne le jugement, mais celle, plus subtile, qui éveille la sensibilité; il peint ce dont il rêve ou ce dont il a la nostalgie — une vie simple, des gestes quotidiens, un monde aimable, le dialogue des fleurs, des enfants et des astres, des fêtes aimables.

Il a aussi en commun, avec les artistes primitifs, cette unité de ton qui fait qu'on a tout lieu de penser qu'au-



2. *La Barouettée*, 1972.

Linogravure; 12 po. x 12 (30.5 x 30.5 cm.).

(Phot. Bernard Dubois)

delà des concepts de nationalité, l'homme a toujours des aspirations communes.

L'art actuel s'intellectualise de plus en plus, tend progressivement à se déshumaniser, à n'être plus l'expression d'un homme mais la plaque sensible d'une collectivité. L'artiste ne secrète plus une oeuvre, émanation de son *moi* sensible, mais instaure un système de références (objets trouvés, choisis, assemblés) pour signifier un état de pensée collectif.

L'art naïf passe au travers de l'événement comme les légendes. Subit-il, parfois, les contrecoups de certains événements extérieurs, ceux-ci, curieusement, sont vite résorbés.

L'univers du peintre naïf repose sur une série de principes et de rêves simples. L'habileté technique varie,

mais il s'agit moins de distinguer des critères de métier que de pensée. Une pensée naïve engendre presque toujours une expression digne du même qualificatif.

Edouard Lachapelle, né à Montréal en 1943, a fait ses études au Collège de l'Assomption puis une licence en lettres à l'Université de Montréal. Il dessine depuis l'âge de cinq ans mais ce n'est que vers 1965 qu'il commence à en faire une activité quasi journalière. Sa première exposition particulière, il s'agit de dessins à l'encre, a lieu à la bibliothèque du Collège Saint-Viateur, au début de 1966. En novembre 1968, il présente *Les Poissons et autres marins* à la salle Claude-Champagne, à Outremont, et c'est au tour des *Hiboux*, exposés au même endroit, puis à la Chasse-Galerie, à Toronto, en mai

3. *L'Avertissement*, 1972.

Linogravure; 12 po. x 12 (30.5 x 30.5 cm.).

(Phot. Bernard Dubois)

1971. A la mi-été de la même année, le Centre du Livre, au Centre National des Arts, à Ottawa, expose 37 petites pièces. L'hiver 1972 le retrouve au Maroc où il peint des décors à la *Mille et une nuits*, à l'Hôtel des Aït-Baamrane de Sidi Ifni. Les travaux durent trois mois avec pour salaire un repas pantagruélique tous les jours, offert par le directeur de l'hôtel.

Un peu avant cet épisode arabe, Édouard Lachapelle devenait conseiller artistique de la troupe de danse Marie-Calumet. Ce groupe lui commande une série de linogravures sur le thème de la légende de Marie Calumet. Comme il est doué pour le travail de la gravure, qui satisfait son goût de la minutie, Lachapelle prépare 68 sujets, imprimés en noir et blanc et en couleur.

Marie Calumet sert ici de prétexte.



2



3



4. *Points de suspension*, 1972.  
 Linogravure; 12 po. x 12 (30.5 x 30.5 cm.).  
 (Phot. Bernard Dubois)



4

5. *Les Vases à feux*, 1972.  
 Linogravure; 12 po. x 12 (30.5 x 30.5 cm.).  
 (Phot. Bernard Dubois)



5

Le personnage, qui a réellement vécu à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, est servante chez le curé de l'Islet. Ses amours avec le bedeau entrent dans la légende, et elle devient le sujet de chansons folkloriques. En 1904, Rodolphe Girard crée un nouveau scandale en publiant sa biographie, qui fut mise à l'index par Mgr Bruchési. L'auteur, pour avoir écrit ce livre *impie*, se retrouve sans travail.

La série est d'un graphisme à la fois naïf et raffiné. Seule, une chanson illustrée en deux versions, *Une chanson* et *Trois points de suspension* (plus indécent!), se rapproche de la légende. Nous retrouvons Marie Calumet en compagnie de Julie, la nièce du peintre, dans diverses situations humoristiques ou parodiques, dans des déguisements historiques ou ethniques ou en train de jouer au jeu de la puce.

Deux gravures sont particulièrement belles, *Le Fleuve noir* et *Les Vases à feux*, avec des lignes très fines et le lettrage qui sert de motif décoratif. Le linoléum ne convenant pas pour les lignes et les tailles fines, car il s'écrase et s'effrite trop facilement, ces deux oeuvres nous permettent d'apprécier la grande maîtrise du médium par l'artiste. D'ailleurs, le graphisme devient parfois fioriture: *Attention, tu vas tomber dans le kitsch*, avertit l'auteur du danger.

Des compositions à surfaces et lignes larges comme *Une grosse Marie Calumet* placide, attachante, qui emplit bien la page, et *Au concert*, où trois poires servent d'instruments à cordes, montrent la versatilité de l'artiste. Trois gravures reprennent un thème favori de l'auteur: *Urgame ou la chouette dans*

*un chêne*, *Hibou-Houx* et *Les Hiboux dans la neige*, toutes trois plastiquement réussies et fantaisistes. Dans la veine poétique, *Les quatre saisons* enchantent l'oeil, surtout *L'Été*, avec une mise en page très belle, à l'énorme soleil et à la petite Julie, que l'on découvre au milieu d'herbes folles. Catégoriser est contraignant, et loin de moi l'intention de poser une étiquette embarrassante, mais on peut sans doute qualifier la démarche originale d'Édouard Lachapelle de naïve en ce sens qu'elle n'a pas les implications propres à certains artistes d'aujourd'hui et que son oeuvre est détachée des tentatives contemporaines d'avant-garde. Une démarche fraîche, fantaisiste, qui amuse et enchante l'oeil.

